

Le 4 octobre 2000.

Gisèle,

Arrête ! Regarde d'abord les images !

Ce qui suit ne sont que des considérations dramatico-philosophico-psychiâtriques qui m'aident à affiner le dispositif scénique (qui sont réductrices par rapport au très beau texte d'Isabelle tout d'humour et de poésie).

« Les rats, les roses ».

Le deuxième panneau d'un diptyque qui sera peut-être un triptyque, le premier étant « Le grabe ».

Le premier ; un monde plat, rond comme le monde avec un trou rond au centre, un trou noir l'angoisse du néant, de l'inconnu qu'il faut apprivoiser par des rituels, des questionnements, des offrandes...

Le deuxième ; un bloc carré au centre, un monde rationnel, bien structuré, sécurisant mais dur, ne laissant pas beaucoup de place à la vie donc au plaisir. Bloc carré planté dans un univers dont les limites forment également un carré, mais celui-ci est désarticulé par les tiraillements de nervures organiques, qui représente également l'inconnu, mais qui cette fois-ci représente plutôt l'univers inconscient de chacun dans lequel il faut oser s'aventurer pour être en harmonie avec soi, donc avec l'univers.

La proposition scénique n'est pas encore complète, mais je crois que je m'en approche.

La forme carrée vient aussi des quatre personnages qui se débattent sur ce mur, ils disposeront ainsi chacun d'un côté égal aux autres. En même temps j'ai réduit les dimensions jusqu'à l'unité du mètre carré, ce sera plus difficile pour les comédiens, mais tout le monde sait qu'il y a de moins en moins de place pour les hommes sur la terre! Il n'y a pourtant qu'une infime partie de la terre occupée par la majorité des hommes.

Il n'y a pour l'instant que les nervures principales de cet énorme filet/toile, tissé par le « grand jardinier » du cerveau humain, à l'aide des expériences, aventures, angoisses, émotions et plaisirs de chacun de nous. Des nervures transversales vont s'y rajouter, formant des mailles plus ou moins serrées. Gourguandine et Soprano pourront soit y rebondir soit passer au travers pour fouler la(leur) vraie nature. Les roses étant des bouées lumineuses qui essaient d'attirer l'attention des marins qui se croient en sécurité sur ce bloc qu'ils croient inébranlable.

Le jardinier fait les gestes qu'il faut (lever le soleil, le coucher, lever la lune, faire fleurir les roses de lumière), jour après jour, pour faire émerger de l'inconscient l'espoir d'exister enfin.

Le jardinier devrait être tout nu, c'est l'habit du « primitif » du « barbare », du « rat » en opposition aux habits policés des quatre personnages sur leur building. Les moments où il émergera par l'une ou l'autre maille, la « matière » restera accrochée à son corps.

Cette matière entre les mailles du filet n'est pas encore très précise ; elle devrait être de l'ordre du voile, de la brume, laissant planer le mystère, légèrement visqueuse peut-être, ne laissant pas facilement échapper les révélations de l'inconscient.

Voilà où j'en suis : dis-moi ce que t'en semble.

En roses, à toi,

Jean-Claude.